

Irène Moreau d'Esclères

Cette Obscure clarté
qui tombe des étoiles



*Cette obscure clarté
qui tombe des étoiles*



Irène Moreau d'Esclères

Cette obscure clarté
qui tombe des étoiles

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3560-6

Dépôt légal : Juillet 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Toute ressemblance avec des personnages ayant existé serait pure coïncidence. Seuls les événements politiques servant de fond au récit sont réels.

PRÉFACE

En 1983, au moment où se croisent les personnages, la comète de Halley frôle Saturne, avant de traverser le champ gravitationnel de Jupiter en 1985.

Détectée mi-octobre dans la constellation des Gémeaux, le mois suivant elle paraît au voisinage des Pléiades. En décembre, elle entre dans les constellations australes.

En janvier février 1986, elle glisse dans le champ d'étoiles pourpres aux reflets verts, déployant sa chevelure d'argent pour se rapprocher du soleil et disparaître dans sa lumière. Elle retourne en Capricorne fin février, poursuivant son voyage jusqu'à la mi-mars, dévoilant sa somptuosité dans le ciel du Pacifique Sud, sur Tahiti, près du Sagittaire, dans la nuit du 1er au 2 avril 1986.

Histoire d'un bateleur et d'une femme surgie de la poussière d'étoiles ! L'auteur joue de tous les registres de langues avec la complicité du lecteur qu'il entraîne dans la subjectivité d'un narrateur malmenant tous les stéréotypes. Ces mélanges d'humour et de gravité fonctionnent grâce à une chronologie rythmée par le passage de la comète de Halley, lui-même agrémenté de flashes-back sur un voyage introspectif qui fait basculer jusqu'à la balade dans un Tahiti inattendu.

Un livre drôle et profond, c'est rare et convaincant. Présenté comme une bouteille à la mer jetée dans les années 80, le texte d'Irène Moreau d'Esclères est éblouissant !

Dans un petit collège de Bourgogne et la grisaille des années 80, Hugo a raté sa vocation de pianiste de jazz pour devenir petit prof bien pensant, rayant de ses cahiers le nom de ses ancêtres d'Algérie. Près de Solange, il a applaudi les cours sur la Révolution française en écoutant les musiciens qui ont dessiné le paysage de sa génération. Hugo a divorcé, il attend toujours la grande révélation. C'est alors que surgit une femme en noir, lisant les étoiles en récitant le Coran...

Itinéraire initiatique d'un narrateur qui brise son miroir pour y croiser ses fantômes idéologiques, ce roman d'un homme qui court après son âme et va de mirages en interrogations, plonge dans un monde énigmatique et truculent, jusqu'à la balade paradoxale dans un Tahiti inattendu.

Mise en abîme de la condition humaine, le texte entraîne au voyage introspectif sur fond de passion amoureuse et de tensions internationales, jusqu'aux limites du fantastique pour trouver l'adversaire que le héros devra combattre.

*Le labyrinthe est l'image clef de nos destins. On ne s'étonnera pas de rencontrer chez l'auteur de *La Croisière Zen*, un vagabond de l'âme errer dans les couloirs et les détours des forgeries collectives où les pensées blêmes ou nocturnes, les professions de foi et les palinodies font la croisée des chemins où séjournent les dieux. D'autant que les dieux rient, quoiqu'en notre bel aujourd'hui, ils ricaneraient plutôt, à suivre l'envol difficile de notre nouvel Icare qui se brûle au grand soleil inattendu de la révélation de soi. Les lecteurs aussi s'amusent et, peut-être, le font-ils d'autant mieux que le rire expulse l'inquiétude suscitée par les livres dérangeants. Chacun pourra rire autant qu'il veut, mais personne ne saura guérir intégralement le mal de la modernité.*

Pierre Runelov

PREMIÈRE PARTIE

LA PAPESSSE

CHAPITRE 1

Septembre 1983. Le choc

J'étais un bronzé d'origine algérienne, fils d'immigré, intégré, pépère, marié, la routine, la collectivité, comme la télé j'avais imposé pour divorcer. Dans mon bled de Bourgogne, j'avais retrouvé la forme, les filles sympas de la démocratie française, mes baskets de brave mec, j'étais redevenu moi-même, j'allais draguer à Dijon sans complexe, carnet d'adresses bourré d'étoiles filantes, mais j'attendais toujours la comète.

La comète, au premier regard elle m'a foudroyé. Big-bang jailli des jardins du futur, paradoxe absolu, d'emblée je l'ai adorée ! J'avais touché le gros lot dans la brûlure de sa chevelure. Elle avait puisé son look aux chantes de l'astrologie nordique, aux élucubrations de la saga kabyle, autant qu'aux convulsions des kamikazes qui brûlent pour atteindre le feu du ciel. Soldat de Dieu, elle venait de l'Âme du monde ! C'est de moi qu'elle venait, Khâlie la Maghrébine ! Son cœur enflammait ma vie ! J'étais tombé amoureux de mon sang, moi Hugo Chalié, du nom de ma mère française de la république socialiste, fils amnésique de Mustapha Hachim Aboukoufa immigré des usines du Jura, petit-fils de feu Abraham Aboukoufa et des Sadiq-Adjemi Baqqâl du désert berbère. Comment oublier l'irradiation qui me propulsa avec la comète de Halley jusqu'à Tahiti, aux portes de Mururoa ?

Depuis quinze ans, je végétais en pleine campagne, prof d'histoire-géo au collège Robespierre, politiquement correct jusqu'à la prérentrée 1983 ! Après les sermons chiants de l'administration bourguignonne et les questions creuses des collègues, les copains ont proposé aux nouveaux d'aller boire un pot au *Café de l'Écluse*, et j'ai foncé vers le parking en brandissant mon paquet de Gauloises et mes clés de contact. On appréciait vachement mes pitreries et cavalcades, j'adorais faire la foire et déconner au bistrot du coin. Je conduisais encore la Renault familiale, squattant la pelouse interdite du principal à grosses lunettes et de son adjoint

bureaucrate, mais j'allais m'en débarrasser pour faire peau neuve et m'acheter une BMW. Cool, je n'arrêtais pas de siffloter !

Impossible de parler de hasard ! Depuis longtemps j'étais un mort vivant, un PEGC hautement rationalisant, j'avais rayé de ma mémoire le nom de mes pères du Maghreb. Ma mère était restée Chalièr, campagne jurassienne, je portais son nom, j'habitais la Bourgogne.

Parmi les voitures disponibles, la nouvelle prof s'est dirigée machinalement vers la mienne. Je l'avais tout de suite flashée, cette nana à l'écart, habillée de noir, type oriental, avec sa longue chevelure de nuit aux reflets feu, yeux fardés, regard langoureux, lèvres pimplochées, silencieuse, super sexy. Elle s'est assise à l'arrière, à côté de Françoise, la prof de math, une grande fille maigre et vieux jeu ; et j'ai voulu la provoquer. Voulait-elle profiter de la parfaite occasion, la rutilante R 20 ici présente, que je mettais en vente pour l'échanger contre la super BMW dont j'avais toujours rêvé ? C'est ainsi que je fêtais mon divorce ! J'omis de préciser que la guimbarde était complètement naze...

Mais croisant mes yeux dans le rétroviseur, elle réplique, très classe :

– Celle-ci n'est pas tout à fait mon style !

Et je sens dans son regard et sa voix grave, en plus de l'impertinence de poudres parfumées, une malice complice. Elle ajoute que seul le *Boraq*, ce cheval merveilleux dont parle le *Mi'râdj* pourrait lui convenir ! Grand silence. Super, cette nénéte !

Ce matin-là, je me sentais vachement excité, en pleine forme, décidé. D'ordinaire, contrairement aux collègues, avec la rentrée qui venait rompre la monotonie de la vie de famille, j'aimais me retrouver au boulot pour récupérer ma bonne humeur représentative. Après les éclats privés avec Solange, je n'étais pas forcément ravagé. Bon pied, bon œil, j'avais toujours éprouvé une féroce jubilation à me retrouver loin de ma légitime. Fallait surtout pas craquer devant les potes ! Mais là, j'étais libre, divorcé, et j'avais la pêche !

Au *Café de l'Écluse*, fière et silencieuse en face de moi, nimbée d'une aura de mystère, elle m'a aussitôt ensorcelé, et quoique ayant des habits noirs qui moulaient ostensiblement ses hanches et dessinaient sa taille de guêpe, elle avait le charme, l'aisance et la classe des filles que l'on n'ose aborder, secrète, sauvage, un rien de l'insolence sensuelle des héroïnes de BD. Je n'arrêtais pas de fixer ses yeux maquillés de kohl. Cette fille m'hallucinait !

On échange quelques propos qui nous isolent et nous rapprochent. Née en Algérie, elle débarque du Mexique. Moi, je frime, j'ai vécu un an

comme Volontaire à l'Aide Technique en Martinique, mon seul voyage comme VAT, je suis né en France, j'y végète.

– J'attends la comète !

Les copains Bibusse et Bricole nous chahutent en lançant des grivoiseries auxquelles la fille du Maghreb ne réagit pas. Elle sourit, très aristo. J'ai tout de suite pensé : Avec elle, fais gaffe, mon pote !

La deuxième fois que je l'ai vue, c'était dans un rayon de soleil. Elle était assise sur le rebord d'une table de la salle des profs, absorbée dans une pose langoureuse à la Marilyn, genoux croisés et relevés, tout de noir vêtue, pantalon et justaucorps échancré sur les épaules, grandes lunettes de plage en couronne au-dessus du front. Vachement belle la touriste, une apparition ! Des reflets cuivrés ourlaient les boucles de ses cheveux d'algues noires qui ondulaient autour de sa taille. Un fluide émanait d'elle, elle était différente, cette fille de ma race, séduisante et diablement désirable. Mon cynisme et ma misogynie en prenaient un sacré coup. Déjà, j'étais fou d'elle.

Dès lors, j'ai surveillé mon attitude. Pas de familiarité, surtout ne pas jouer au prolo, et trouver le bon sujet d'abordage ! Elle avait un nom français, elle remplaçait le prof de musique, Patrick le déprimé chronique, et avait ma fille en classe de 5^e. Fallait pas rater ma chance !

À la récré, elle était adossée au mur, près des baies vitrées, silencieuse à l'angle de mon casier. Un pâle soleil de septembre flottait dans la forêt de ses cheveux d'algues noires pour illuminer ses yeux de paillettes d'or et l'envelopper des couleurs mouvantes d'un aquarium. J'en ai profité...

– Je crois que vous avez ma fille dans votre classe, Dorothée Chalier. Hum... moi, c'est Bébel. Je n'ai jamais porté le nom de mon père Aboukoufa. Mon deuxième prénom, c'est Franck, Hugo Franck Chalier... Ouais ! Bébel c'est moi...

– Chalier ? Ce nom me dit quelque chose. En effet, j'ai remarqué Dorothée, elle est très jolie... Je suis ravie de faire votre connaissance. Je m'appelle Khâlie Despréaux.

Alors, elle a plongé en moi la douceur de son regard, et cette mélancolie rêveuse qui m'a d'emblée ému. Dans ses yeux passaient des éclairs étonnés, j'avais l'impression de m'emparer de l'or d'un soleil liquide. Air de jazz à la Sidney...

Du coup, j'éprouve ma stratégie : parler du passé, de son Algérie natale, celle de mes pères, les bédouins des sables, et des cousins de ma mère, justement exilés au Mexique, suite aux événements de la Seconde Guerre mondiale que j'ai l'honneur d'enseigner. Algérie, Mexique, c'était pas

vraiment mon truc, mais comme elle évoquait le Rummel de Constantine et les montagnes bleues du désert, les volcans et la téquila, je n'ai pu résister au plaisir de claironner que j'avais divorcé de Solange depuis deux ans. J'étais libre comme le vent ! Plutôt grave, elle m'a dit qu'elle s'était séparée un an de son mari, là-bas, au pays où la déesse de la Terre est aussi celle de la Mort, puis elle a enchaîné en me proposant de comparer les affinités de mon thème astral avec celui de mon ex-femme. Il suffisait de donner ma date de naissance, elle avait besoin d'inspiration pour ses enquêtes astrologiques et personnages de romans. La comète de Halley s'approchait de la Terre... Cette fille m'allumait carrément !

À l'époque, j'étais loin de toute considération hermétique, mais disponible et prêt à accueillir les idées les plus saugrenues, même le djihad ! Sans hésiter, j'ai donné ma date pour son prochain polar astronomique, avec un empressement qui l'a fait sourire, mais elle a gardé ses distances en notant : *Hugo Franck Chalier, dit Bébel, 23 juillet 1945, Champagnole, Jura, France*, puis la date de naissance de Solange, une Sagittaire, et elle a dit, toujours en me vouvoyant :

– Vous êtes Lion ! J'en étais sûre ! C'est la date de la mort de mon oncle !

Sur ce, avec la grâce d'un papillon, elle a pirouetté sur ses talons, alors que l'arrachait la sonnerie de la fin de la récréation. Pendant toute la journée, je n'ai pas cessé de fantasmer...

CHAPITRE 2

Premières confidences

En fin d'après-midi, comme elle cherchait un taxi pour retourner à Dijon, je me suis proposé : j'étais libre et libéré, j'habitais le petit bled de Saint-Jean-de-Losne et n'avais aucune raison de me taper un aller-retour de soixante bornes, sinon pour poursuivre mes premières approches. Mine de rien, j'ai précisé en ouvrant la portière pour m'effacer galamment devant ma comète, que je venais de prendre possession de ma nouvelle BMW...

Alors, virevoltant dans un cliquetis d'or, de bijoux et d'amulettes, elle m'a frôlé de ses très longs cheveux de djinn, m'inondant d'influx parfumés, s'est mise à rire en disant :

– Nous allons l'étreindre !

Le vent d'ouest charriait dans le ciel de longs voiles de nuées. Leurs ombres contemplatives glissaient au-dessus des champs encore lourds d'été. Elle évoqua les vents de sable du Sahara et les plateaux du Mexique, et moi la super campagne bourguignonne dont les productions valent bien l'aqua caliente et la tequila. Et, sans rien ajouter, elle laissa son regard lumineux errer sur les nuages que le vent dispersait. Elle était enveloppée d'un parfum de printemps. Je m'enivrais de ce jardin de lys et de muguet qui ouvrait pour moi des mystères. En même temps que sa douceur fleurie, je sentais son ambiguïté, images entraperçues du haut des miradors, la casbah, le hash et l'encens, les baisers interdites... À cause de sa voix gravement tendre, j'ai cru que nous étions sur la même longueur d'ondes, cette fille était irréelle et presque trop vraie, disponible pour moi seul, je l'avais inventée. Je m'étais si longtemps tenu à l'écart des confessions, qu'il m'était difficile d'être objectif. Jusqu'alors, je n'avais accordé aucune importance à mes compatriotes, encore moins à mes sœurs de race. Je tenais à ma carapace, j'étais un bon PEGC laïc, petit Français moyen, trente-huit piges, bref, un prof de gauche. Depuis deux ans les filles n'avaient pas comblé ma vie, à peine, Dominique qui était veuve, et

encore, rien de fort. J'avais cru séduire cette maîtresse provisoire par mes élucubrations d'intello sur l'histoire et la politique, elle m'avait désabusé en m'avouant que son attirance était née d'une nuit où l'on ne s'était pas emmerdé. Quoique déconfit, n'ayant pas offert mes prestations à d'autres femmes qu'à Solange pendant quinze ans, la drague avec Dominique m'avait semblé positive, j'avais joué au mariole, mais j'étais au mois sûr de ma virilité, je pouvais réviser mes ambitions à la hausse.

Alors, sur la route verdoyante serpentant entre les pampres et les vignobles de Bourgogne, entre Khâlie et moi c'était l'extase. La campagne croulait sous les raisins de Bacchus, j'avais glissé dans l'autoradio une cassette de Vangelis.

– Le charme de cette musique vient de ce qu'elle ne fait qu'effleurer les choses. Je l'ai toujours entendue aux instances magiques de son existence... murmura-t-elle.

Sa sensibilité musicale propice aux confidences favorisait l'humour complice, elle rectifiait mon argot en plaisantant, je me sentais léger comme le vent. Son père, officier français, était d'origine allemande, sa mère née à Aïn Beïda, aux portes du désert sahraoui. Côté paternel, un ancêtre avait fait carrière dans l'armée des Indes, d'où son prénom à relents hindous. Son mari était breton, Thibault, actuellement en mission à Pékin...

– Ouais ! Moi, ma mater est française... entre Vosges et Jura. Tout le monde connaît Bébel. Mes parents ne se sont jamais mariés. Malgré mon look Aboukoufa, je suis un vrai Chalier...

Alors, j'ai enchaîné sur mes dernières vacances d'été en Espagne. Ça ne s'était pas trop mal passé, contrairement aux précédentes quand, après la rupture, Solange m'avait laissé Lévi et Dorothée. J'avais emprunté la caravane, la mort dans l'âme, ruminant le divorce, les disputes au sujet des thunes et le bataclan à propos des gosses. J'ai raconté la nuit d'orage où je fonçais dans la bourrasque, la foudre qui avait déraciné un platane venu se fracasser sur le pare-brise de la voiture familiale, sur fond de musique de Weber et de Gato Barbieri...

– Je ne te dis pas l'angoisse ! Mais c'est drôle la vie, aujourd'hui, je file à côté d'une super nénette, sur la route capiteuse des grands crus, et en BMW.... !

Elle parla de tour foudroyée, d'étape initiatique, dit qu'un arbre brisé fut l'événement qui présida au départ des Aztèques de leur pays originel et les poussa vers la terre promise de Mexico, puis termina par la 63^e sourate du Coran :

– Dieu ne donne point de délai à une âme dont l'heure est venue...

Au centre-ville, j'ai garé ma BM près du *Café de la Gare*, sans chercher à la retenir, et me suis retrouvé seul comme un con. Dans une pirouette de danseuse, ma fleur du Maghreb s'était éloignée avec un signe de remerciement et un sourire mélancolique, m'abandonnant au frou-frou parfumé de sa longue écharpe noire.

Je ne suis pas vraiment psychologue, encore moins orientaliste ou spéléologue, mais ce peu d'informations s'est transformé en obsession. Cigarette au bec, je suis entré à la *Grande Taverne* pour méditer sur ma stratégie devant un grand scotch. Née en Algérie ! Voyage au Mexique ! Un légitime en Chine ! Elle avait vingt-sept ans, elle s'appelait Madame, elle était belle et mystérieuse et avait de quoi satisfaire le plus exigeant des Shariar. J'avais à faire à une Shéhérazade pur-sang. C'était génial ! Je vibraï comme un bloc électrogène sous l'éclair ; mais, malgré mon côté déconneur, j'avais la trouille. Depuis mon divorce, je n'avais jamais couché qu'avec des célibataires, veuves ou divorcées, jamais de Maghrébines ou de femmes mariées. Question de flair. Peut-être redoutais-je d'enfreindre certains principes, on ne se refait pas. Mais j'avais la certitude que cette fille allait marquer ma vie. Aucune femme, à part Dominique, n'avait pu me toucher, m'avoir oui, peut-être, comme Solange au début du mariage ou lorsque nous tentions un plan de sauvetage pour une impossible réconciliation, sans atteindre mon âme. Personne n'avait compris que ma gaieté de surface n'était qu'une carapace d'absence d'identité, un terrain vague que nul n'avait pu franchir. Dans la voiture, je l'avais fait rire, un bon point pour moi !

Alors, usant de toupet, au cas où elle aurait cru que je n'étais qu'un rigolo, j'ai récidivé peu après en lui remettant fièrement dans la salle des profs la formule de 68 que j'avais affichée au mur de mon salon, près du majestueux poster de Che Guevara. Elle l'a lue, esquissant un sourire, tête inclinée, menton dans la paume de sa main, et j'ai adoré son regard amusé, chatoyant, mordoré, magnétique. C'était drôle de pouvoir m'entretenir si facilement avec cette fille et d'avoir eu ce geste vrai. En dévoilant mon besoin de confiance et d'intimité, je succombais à ce charme qui me poussait vers elle pour des nuits rosées de rythmiques blues...

CHAPITRE 3

Jeu de Tarot au Collège Robespierre

Bien décidé à ne pas rompre le fil, et pour lui prouver que je n'étais pas indifférent au sort de mes frères musulmans, le lendemain matin j'ai apporté un livre de Kateb Yacine, tandis qu'elle me remettait un essai sur Pluton, le maître du Scorpion, son Signe astrologique. Après la récré, comme la providence nous octroyait une heure libre à notre emploi du temps, dans la salle des profs vide elle me fit l'ébauche de mon thème *sans heure et sans Ascendant* ; c'était dingue ! Elle ne savait rien de moi, ignorait tout de mon ex, mais penchée sur un cercle gribouillé de signes cabalistiques, elle lisait ma vie ! Elle comprenait ma solitude, mon problème d'identité, et savait que je n'avais jamais vraiment aimé ! Médusé, je promis de m'enquérir de mon heure natale pour tout savoir, et sur-le-champ elle me proposa une consultation du Tarot divinatoire.

J'ai craqué une allumette d'un air décontracté tandis qu'elle précisait qu'ignorant le mécanisme du jeu, elle en respectait son mystère, qu'il fallait s'approcher des symboles comme de ces rois qui dorment, et qu'il faut éveiller en nous pour être admis au paradis d'Allah. C'était juste pour une petite expérience !

On y va ? OK, nénette ! Elle était excitante avec son pull noir qui dénudait le velouté bronzé de son épaule, son long nez, ses yeux de courtisane, dessinés façon miniature persane. Mais avant d'étaler les cartes, ouvrant son cartable au lieu de formuler les oracles, elle me proposa un dossier vert d'une demande de mutation pour les pays d'Outre-mer.

– C'est quoi, ce truc ?

J'hésitai quand, d'un sourire énigmatique, elle répondit :

– De toute façon, moi je m'en irai, je partirai l'an prochain...

Je m'assis près d'elle avec la sensation d'être accueilli d'une imperceptible caresse de son corps félin. Si cette fille voulait me faire

partir, il ne fallait pas la laisser s'envoler. La drague, je connaissais, mais avec elle c'était le sésame des jardins d'Allah. Après m'avoir proposé les notices sur les DOM.TOM, elle me présenta les cartes prophétiques, leur malicieuse au fond de l'œil. Fixé sur une iconographie médiévale, je voyais défiler des mages qui allaient enfin m'ouvrir la porte du sanctuaire, la mémoire de la terre ! Je les ai donc allègrement battues, elle s'est penchée en murmurant à mon oreille :

– Maintenant, vous pouvez les étaler...

Puis, rejetant sa lourde chevelure derrière sa nuque, tête en arrière, se rapprochant d'un air câlin, tandis que son angora noir glissait en dénudant son épaule au ralenti, elle me demanda de les disposer en croix :

– Allez-y, je vous prie...

J'ai obéi.

Elle était mutine et ingénue, une petite fille magnétique aux yeux pailletés de caresses. Il ne lui manquait que des ailes. Notre premier tutoiement de septembre fut troublant.

En ce début d'année scolaire, je n'avais remarqué qu'elle, et Marthe, la nouvelle conseillère d'Éducation, une longue fille brune au sourire étudié, très sérieuse, trop peut-être, responsable et sensée comme Solange, style censeur. Mais depuis quinze ans que j'arpentais la salle des profs, je n'avais jamais trouvé une femme véritablement sexy. Les autres se baladaient en jupe stricte et chemisier collet-monté sur une poitrine décharnée, jeans cradingue aux slogans humanitaires pour intellos frustrés obsédés par leur carrière. Pas mon genre pour moi qui suis vachement décontracté et qui passais pour le tombeur de ces dames... Je voyais la Maghrébine de profil, légèrement penchée, mordillant ses lèvres, frémissant de curiosité dans la lumière dorée, si naturelle qu'il me semblait avoir seize ans. Nous n'étions plus des profs, mais deux adolescents complices. Sur son carnet gribouillé de caractères arabes, elle inscrivit la référence des lames, et me promit de m'expliquer les séphirot hébraïques après avoir médité le symbolisme du Tarot à la pleine lune. Cependant, un fluide bénéfique parcourant mon jeu, elle tenta une seconde expérience, malgré les règles qui recommandent de ne pas abuser des tirages. C'était juste pour stimuler les dieux. Quant à moi, j'assurai qu'à l'époque de l'informatique, un peu de magie juive ne me ferait pas de mal, je lui ai proposé de se requinquer au marc de café...

Échange de regards prometteurs... J'avais déjà pour elle une tendresse insensée. En fait, j'avais toujours attendu ce genre de truc, je savais qu'à ce jeu de la séduction mon cœur cédait au piège désiré depuis son premier souffle...

Penchée sur les cartes qui présidaient à ma renaissance, elle susurrant des mots étranges, ponctués de regards mutins, adorable avec ses fossettes pleines d'enfance et les vingt diamants de ses doigts.

– Tu vois, la Justice, le Chariot, c'est bénéfique. Sans doute un grand voyage. Le Fou, une libération. La Lune, un changement pour te libérer du passé. Mais il faut prier le ciel et ne pas prendre le reflet du miroir pour la réalité. Pour ton deuxième jeu...

Vers moi, elle tourne un regard inquiet.

– L'Empereur est un principe solaire et la Papesse est de nature lunaire...

– C'est grave ?

– Non. C'est un couple Soleil-Lune.

Elle écrit, en chuchotant :

– Ta première lame, le Jugement. Tu as divorcé, n'est-ce pas ? Le Soleil est l'arcane de l'amour, l'Empereur, la Papesse et le Chariot ! C'est magnifique ! Tu as la baraka !

Alors, effleurant ma main et s'emparant de mon poignet avec délicatesse, elle en scruta les lignes, amusée de mon trouble impossible à dissimuler. Je me laissais aimer comme la limaille de fer par l'aimant ou le raisin offert aux pampres de la vigne. Le contact de ses doigts me fit l'effet d'une décharge électrique jaillie de la lumière rutilant de ses très longs cheveux.

Le menton sur la paume de la main, chiromancienne interrogée sur ma modeste personne soudain cristallisée entre mon pouce et mon petit doigt, elle laissait chanter le cliquetis de ses bracelets d'or, heureuse de l'empire qu'elle sentait avoir sur moi. J'ai heurté son pied par mégarde, nous avons ri en même temps.

Mais je ne devais jamais savoir ce que Khâlie avait déchiffré entre ma ligne de cœur, la saturnale et le mont de Vénus, car deux dévils de CPPN ont surgi comme des pantins dans la salle des profs où nous étions idéalement seuls, et se sont mis à débarrasser les tables des tasses de thé et de café apportées avec les gâteaux pendant la récréation. Évidentes, les lames du Tarot de Marseille brillaient de leur éclat extravagant. Khâlie releva son visage en rougissant, son regard se tourna vers moi pour se faire pardonner d'avoir risqué ma réputation, réprimant un sourire où pointait une nuance de cabotinage, puis elle sourit aux élèves rigolards, dont les yeux écarquillés rivalisaient avec les comiques du cinéma muet. Il ne manquait que la chouette et la boule de cristal près d'une main de fatma !

Le soir, sa renommée n'était plus à faire. En traînée de poudre, la nouvelle s'était répandue qu'une cartomancienne arabe sévissait au collège

Robespierre, jusqu'à l'école primaire Marat-l'Ami-du-Peuple-qui-réclama-la-tête-des-Girondins où professait mon ex. Certains élèves allèrent jusqu'à solliciter la mouquère devineresse dans les jours suivants pour une voyance buissonnière. Moi, je n'étonnais plus personne avec mon look de rocker, ma BMW et ma rhétorique de gauche ; on aurait pu me donner le premier prix du Guignol révolutionnaire. C'était donc sur moi que la comète avait jeté son dévolu ! Khâlie m'avoua qu'elle était un peu sorcière, et nous rîmes de l'anecdote qui nous liait officiellement en nous cataloguant dans la catégorie des farfelus. Je l'avais désirée quinze ans, cette nana ! Ma patience récompensée, je pouvais tirer des plans sur la comète, et c'était moi, Bébel, qui avais pris la fée du Maghreb au lasso de ma frustration.

CHAPITRE 4

Je suis né un 23.

Consultation astrologique

Chaque mardi, nous terminions nos cours à midi. Nouvellement promu taxi, j'avais pris l'habitude de la ramener au *Concorde*, au cœur de Dijon, où elle devait me commenter ce jour-là le thème astral, grâce à mon heure natale.

Elle s'est installée près des baies vitrées, je me suis laissé envelopper par le charme des amitiés amoureuses qui laissent entrevoir des gloires futures. Son regard malicieux me troublait, nous étions au seuil de l'étreinte, tous les yeux des habitués en quête d'une aventure braqués sur nous. Elle commanda un chocolat chaud, moi du whisky bien tassé avec glaçons et soda. Ce n'était pas dans les coutumes de ses frères en religion, mais doucement elle dit avec indulgence :

– Tu ressembles à un Lion avec ta moustache et tes cheveux bouclés, mais ton âme est solitaire...

Et elle laissa couler l'écho d'un petit rire mutin...

– Tu es comme ces félins purs et parfaits. Mais au fond, Hugo Franck, tu es un lunaire. Tu n'as jamais vraiment aimé, et tu as un gros problème avec le passé...

Et tandis que le garçon qui me connaissait bien s'éclipsait d'un air malin, pour le plaisir de la faire rigoler, j'ai avoué en baissant la voix :

– Ouais, j'ai la moustache militante, et je bois !

Elle a souri :

– Les adultes sont incomplets, ils ont besoin de paradis artificiels. Je préfère l'enfance et la vieillesse ; entre les deux, ce n'est pas fait pour moi.

J'aimais bien son look.

– Dis-moi, Hugo... Aboukoufa... As-tu aimé les Antilles ? J'ai l'impression que tu n'as fait qu'y glisser en fantôme. Nous avons dû nous croiser quelque part, hors du temps...

– Comment ça ? Ça m'intéresse ton truc !

– Nous avons des itinéraires. Sur les pièces d'un puzzle, on peut être la cible de collusions temporelles... Où habitais-tu là-bas ?

– En Martinique... ? Au Lamentin, où l'on s'est bigrement lamenté avec Solange en écoutant les avions... ! Et toi, l'Algérie ? ajoutai-je, gêné. Je n'aime pas cette période de ma vie. Mais tu peux m'appeler Bébel. Alors, toi, tu es née là-bas ?

– À Constantine, la cité qui domine les abîmes. Je me souviens de la rue Caraman, du Mansourah sur les hauteurs, de la place de la Brèche et des soleils couchants... Mon pays était une cathédrale-mosquée, avec des marchands de cacahouètes dans la lumière bleue, le chant du muezzin. J'adore ce pays. Hélas, les hauteurs peuvent s'effondrer dans les abîmes... Et toi, les Antilles, Bébel... ? Je connais un peu Fort-de-France. Raconte-moi...

– Ça ne m'a pas tellement marqué, tu vois. Je n'ai pas aimé, mais alors, pas du tout. Et du côté de mon père, c'est le grand silence. Mon grand-père, c'est tabou.

– Tout a un sens... Mais alors, tu ne t'es jamais intéressé à tes ancêtres paternels ?

– Non. Un jour, en passant par Paris, devant mon look méditerranéen, un mec hagard m'a proposé un tract pour visiter le centre culturel iranien. C'est mon seul contact avec l'islam.

– Moi, j'adore les vents de sable de mon pays. Quand j'étais petite, j'habitais l'avenue Viviani. De nos fenêtres, nous dominions la ville. Je restais des heures devant les lumières de la nuit au-dessus des abîmes. Constantine est bâtie sur un nid d'aigle...

– Et Mexico ?

– À Mexico, je vivais près du parc Alameda, une maison sur un patio avec une fontaine, un arbre géant et des bancs sur la place aux fleurs, sur les rives de Xochimilco...

– Tu faisais quoi là-bas ?

– Thibault travaillait à l'ambassade de France, je faisais un peu de journalisme...

– Des cousins de ma mère habitent un truc comme ça, là-bas. C'est bizarre ! Mexico...

– Nous vivons dans un réseau d'interférences. En ce moment, la comète de Halley s'approche de Saturne. Si nous nous sommes frôlés dans le

labyrinthe de l'existence, c'est que nous devons nous croiser sur l'échiquier du Temps. Les choses sont voilées ici-bas ; toi tu es peut-être passé à côté des choses...

Elle était fabuleuse. Un génie bienfaisant m'apportait la mouquère idéale qui se pointait avec une comète sur le plateau d'argent de ma mémoire d'un lointain royaume musulman. Comment avait-elle su ? Je n'avais fait qu'effleurer la Martinique avec Solange, j'avais tout rejeté en bloc pour ne pas m'investir, iconoclaste, réfractaire à tout, anticlérical, anticolonialiste, antimilitariste, anti-tout.

– C'est vrai, j'ai manqué mon rendez-vous avec la vie. J'attendais toujours un truc. Pour rien au monde, j'aurais fait mon service militaire. Pour me planquer, j'étais parti comme VAT dans une école primaire au Lamentin. Nous étions mariés depuis quelques mois. Solange avait une grossesse handicapante, un cauchemar ! Elle m'accusait de ramener des relents de rhum des bistrots, d'enfumer la piaule mal aérée et de gaspiller l'argent du ménage. Il fallait me faire voir chez les alcoolos anonymes. Tu vois le genre ! Suzy, l'aînée, s'est pointée sous une mauvaise étoile, début janvier, il y a quinze ans. Ça s'était mal passé, sans anesthésie, avec les moustiques ! Les précautions pour parer aux problèmes d'incompatibilité rhésus n'avaient pas été prises, le bébé avait souffert de déshydratation, avec la jaunisse ! On ne trouvait aucun terrain d'entente. J'avais prétexté la chaleur pour faire chambre à part, elle ne me l'avait jamais pardonné. La détérioration du couple remonte au Lamentin. Ça fait un bail. Chacun souffrait de cohabitation ; on s'accrochait constamment, mais je m'abritais derrière ma désinvolture et passais mon temps entre les polars et les mots croisés. Le soir, ça parasitait forcément les retrouvailles...

Voulant aborder un thème plus chouette, j'ai tendu une Gauloise. Elle ne fumait pas : l'Islam. À brûle-pourpoint, voulant faire le malin, j'ai lancé que l'incinération m'attirait, ce à quoi elle réagit :

– Surtout ne fait jamais cela, Bébel, c'est dangereux, sauf pour les initiés ! C'est trop violent, tu sais, à cause de l'âme...

Le soleil filtrant à travers les feuillages de septembre criblait la baie vitrée de taches d'ombre et de lumière. Elle clignait des yeux, ignorant l'impact de ses paroles. Son épaule obsédante dépassait du pull angora. Je me fichais éperdument de l'incinération, mais le fait que l'âme puisse ressentir quelque chose m'inquiéta... Penser que la mort n'est pas une fin, ça rend modeste. J'avais toujours été un mécréant, un esprit voltairien revendiquant l'athéisme de gauche et le libre examen tant vanté à l'école. Pour moi, les religions c'était de l'exotisme, de la manipulation de vieux réacs. La pénitence, l'observance des règles religieuses et le pèlerinage à

La Mecque, je m'en fichais comme de l'an quarante, j'étais un laïc évolutionniste... Elle chuchota :

– Je préfère les Arabes qui n'utilisent qu'un simple drap pour mettre le corps en terre...

Comme je m'abstenais de tout commentaire et que je reluquais son épaule, je m'aperçus qu'elle avait basculé dans une méditation qui risquait de s'éterniser, et pour la ramener au réel, j'ai raconté les séances chez le psy, où Solange m'avait traîné à Dijon comme prélude au divorce... Et psitt ! Je l'enveloppe d'une bouffée de fumée grise. Impassible, elle chasse avec grâce les méfaits de ma cigarette.

– C'est étrange de faire appel à autrui pour franchir le mur de solitude. Le seul maître est en nous. Lui seul est habilité à brûler le miroir, l'analyse ne passe pas par l'autre...

Elle était coriace, mais je ne m'ennuyais pas. L'inflexion de sa voix tendre et persuasive, légèrement ironique, la fièvre que jetaient ses yeux, le charme de son maintien – un coude appuyé sur la table, le visage incliné sur la paume de sa main –, son air de complicité câline mêlé au trouble érotique, éveillaient en moi une tension de désirs confus. J'imaginais la foule bigarrée, les djellabas et les mouquères...

Elle toussota, à cause du tabac, mais au ton de sa voix, je compris l'avertissement : pour briser notre vision du monde il faut un autre regard. J'ai objecté quelque chose pour jouer au dur, évoqué ma cuirasse psychique, mes doutes, je me croyais blindé. Elle murmura sans détacher de moi ses yeux de miniature persane :

– En ce cas, tant pis, je fermerai mon âme...

Ne sachant que rétorquer à cette nouvelle énigme, j'ai commandé un deuxième whisky au garçon qui passait, interrogatif, écrasant mon mégot dans le cendrier brûlé de nicotine, pour entamer une autre cigarette. Elle allait me révéler l'essentiel, j'en étais sûr, elle s'en irait après. Tout de suite, je l'ai su, quand elle a dit :

– L'Initiatrice passe comme la comète dans son ciel étoilé. Le noble voyageur ne doit pas la retenir. Venue de l'infini, elle doit y retourner...

D'emblée, elle installait une distance, et je ne pus repousser sans un pincement au cœur l'idée de la perdre un jour.

– La révélation est à ce prix. L'initiation terrifie, car elle met face à soi-même. Il faut que le miroir brûle... le miroir de nos eaux doit brûler... insista-t-elle.

Je fixais ses yeux noirs en savourant mon verre, et lui proposai un autre chocolat chaud, puis j'avouai mon inquiétude sur mon incapacité à

rencontrer des gens accessibles à mes rêves. Pour me rassurer, elle répliqua qu'il fallait méditer sur l'étymologie des mots. Être *inquiet*, c'est être en *quête* et comprendre que la mort n'a pas le sens tragique que nous lui accordons dans nos sociétés modernes. Elle adorait les chocolats ! Allâhou Akbar ! Au moment où le garçon prenait la commande, j'ai récidivé pour une coupe de champagne. Elle m'a caressé de gravité :

– La souffrance est peut-être nécessaire à la réalisation spirituelle...

Elle ne pouvait pas ne plus être là, avec ses fossettes pleines d'enfance, ses lèvres brillantes et sa chair de reine saharienne. Lumineuse. Je me pénétrais de l'idée qu'elle allait devenir mon guide, et quoique n'ayant pas déchiffré ses invites, j'en acceptais l'augure, frappé en plus de son look attrayant, par la force de sa vie intérieure et par le pressentiment d'un monde à découvrir. Je ne suis pas con.

Coupant court à ces considérations, elle s'est penchée pour prendre dans son cartable les feuilles bleues sur lesquelles elle avait brossé les lignes de ma personnalité astrale. J'étais plutôt optimiste et, suspendu à ses gestes, j'ai fait le même mouvement pour m'incliner sous la table quand elle s'est baissée. L'ombre d'un sourire a caressé ses lèvres. J'étais aspiré par son charme, fasciné par son regard qui était un aveu d'émotion. Mes baskets ont frôlé ses escarpins vernis dans la détente. Elle m'a fixé, câline, ramenant ses cheveux derrière ses épaules, demandant délicatement pardon.

Le serveur qui me connaissait bien, pour rigoler, avait laissé ostensiblement les verres vides sur lesquels jouait la lumière. Elle les repoussa pour installer ses documents. Les ombres du feuillage tremblotaient, leurs scintillements s'emparaient des forêts de ses yeux. Khâlie était dans cette clarté comme un don du ciel, enveloppée de la sensualité des filles du djebel. Elle dit avec douceur :

– Ton secret est dans ton heure de naissance. Le rêve en est la trame. Tu as toujours rêvé ta vie, ou attendu de vivre. La clef de ton âme est dans l'opposition Lune Saturne en Maison I. Ton moi profond est solitaire, il faut aller le chercher loin. Les gens ne voient de toi que le Jupitérien Bébel, le Lion Ascendant Sagittaire plein de feu, mais ta Lune gravite dans la Terre dépouillée du Capricorne, opposée à son seigneur Saturne, le passé, la tradition, la mémoire, la famille. Avec Vénus Uranus en Gémeaux, tu risques les mariages précipités, des rencontres de type Verseau Capricorne, les flirts par courrier et les désillusions. C'est une drôle de configuration sentimentale. La comète de Halley va bousculer tes Maisons ! Bateleur, attention !

– Bateleur ?

– C’est le premier arcane du Tarot initiatique. Le potentiel initié. Avec la Papesse, la deuxième lame, il rencontre son âme, Isis la mystérieuse, assise sur son trône, cachée par le voile qui détient les secrets du visible, et sait ce qui se cache derrière les apparences. Regarde...

Et j’ai regardé la Papesse du Tarot, les yeux baissés, un livre ouvert sur ses genoux...

J’avoue humblement que je ne suis pas hermétiste, encore moins astro-psy, mais la première chose qui m’a frappé, c’est la tension de son âme. Jusqu’alors, j’avais fréquenté des féministes gauchisantes marxistes pratiquantes plutôt chiantes. Solange rencontrée à l’École Normale en était l’exemple. Sa vocation d’institutrice branchée sur les nouvelles méthodes de lecture n’avait fait qu’envenimer son conformisme psychorigide. Toujours cradingue et cheveux hérissés, ma fille Suzy avait pris la relève militante. La veuve Dominique, sociologue et déléguée aux droits de la femme, avait offert en holocauste son mari militant communiste au cours d’une manif à Paris qui avait mal tourné, et cultivait ordre et idéologie sexistes en vantant ma virilité. Claudine, psychologue assistante sociale, petite brune à bouclettes, que je fréquentais depuis deux mois – un record dans ma vie sentimentale –, récitait Lacan et Bettelheim et voulait me piéger en fondant un foyer. Elle s’étonnait de mon refus de réduire les autres à des notions de psychologie bidon. Côté marxistes pratiquantes, j’allais devenir un pro. J’étouffais de rationalisme aigu et de bonne conscience. Khâlie était ailleurs. Papesse du Tarot, elle surgissait des frontières d’un monde qui fait sauter les bornes devant lesquelles mes sens limités et mon réductionnisme de bateleur s’étaient ankylosés.

Elle me demanda si j’étais sûr de ne pas aimer Claudine, le Tarot annonçait un couple Soleil Lune ! J’ai hélé le garçon :

- Whisky !
- Tassé, monsieur ?
- Oui.
- Ce sera donc comme d’habitude !

Khâlie se mit à rire franchement quand je dis d’un ton sec à mon copain :

- Firmin, débarrassez !

J’ai tout de suite su que ce n’était pas un simple flirt. Elle me le dit aussi. De moi, elle n’attendait rien, elle était un *wali*, un ami de Dieu. Le déroulement de notre histoire allait être ponctué de faits merveilleux comme dans *Le Mémorial des saints* ou *La Légende dorée*. Mektoub in’ch Allah ! J’étais prêt à remonter le temps pour reconstituer le puzzle du

mystère. Ma carapace de Bateleur se fêlait. J'avais envie de m'en remettre à mon initiatrice, de deviner ma Papesse, de l'apprivoiser. J'adorais ses enthousiasmes littéraires, Kawabata et Herman Hesse, Mabire et Boudjedra, ses poses langoureuses quand elle évoqua le soufisme iranien. J'admirais sa foi en l'invisible, sa soif d'absolu qu'elle appelait le *chawq*, ses connaissances sur le corps subtil et ses conceptions très spéciales d'un monde paradoxal qu'il m'était difficile de saisir alors. J'étais fasciné par la pureté de son cœur et le satiné de son cou cerclé d'or. Elle était ineffable. Dans la lumière végétale, elle ressemblait à une princesse persane, douce comme la madone d'un Botticelli d'Orient, pieds nus sur des rochers de corail, femme fatale dans ses colliers de perles et d'or. Je la trouvais belle, envoûtante, pleine de noblesse, hors du temps et des modes quand elle évoqua l'Unité. Elle allait devenir ma Shéhérazade. Mais elle avait quelque chose d'ambigu quand, du mouvement de ses mains, ruisselait la traînée de lumière des bagues qu'elle portait à chaque doigt. Elle jetait un regard sur ses notes, j'étais ému de son intuition, hypnotisé, comme si depuis toujours cette fée sorcière m'avait attendu.

Maintenant loin d'elle, maintenant qu'elle avait tiré le voile sur son âme, Isis insaisissable, je me sentais ridicule de lui avoir bêtement tendu la main en disant au revoir devant la gare.

Ce mardi soir, j'avais rendez-vous avec Solange pour récupérer Lévi, mon fils de cinq ans. Khâlie avait rougi, saisi ma main d'un air badin, puis s'était échappée de sa démarche dansante, me laissant seul, planté devant ma BMW gris vert métallisé en guise de taxi, gêné de ma maladresse, décontenancé par son naturel, tenant absurdement les papiers d'horoscope qu'elle m'avait laissés dans les mains... J'aurais voulu courir vers elle, la retenir, la couvrir de baisers sur le capot de ma super nouvelle bagnole, avec des chorégraphies dignes de Carlos Gardel, le père du tango. J'étais outré de m'être privé d'elle en la quittant si tôt. À l'horloge de la gare, déjà 16 h 23 !

Comme un dingue, j'ai foncé en direction de Brazey, sur un air de Capdevielle. En état second, j'ai pris Lévi, l'ai mis au lit et, affalé face aux murs de ma chambre de célibataire divorcé, un envoûtement m'a saisi à la lecture du thème astral. Elle y avait glissé une connivence, une tendresse cachée. Je n'osais y croire. Son univers était tissé d'irrationalité, c'était un long poème sur moi...

Solange m'avait confié Lévi d'un air crispé et agressif ce soir-là, il dormait à mes côtés et, tout en fumant, j'ai relu plusieurs fois ce texte cabalistique qui m'était consacré.

Mais j'avais rudement besoin d'un verre et, comme je manquais de cigarettes, j'ai foncé en pleine nuit chez Benoît Tonin, sur la route de Brazey-en-Plaine, mon copain pompier spécialiste des dépannages tabac entre minuit et deux heures du matin.

De retour, sur le lit, j'ai relu... Comme aimantée, j'ai dessiné les lettres de ton nom et retrouvé l'alphabet perdu. Jusqu'au bout de la nuit j'ai suivi ton chemin sans trêve et passé les Portes du rêve avec toi. Peut-être me suis-je abusée. Alors, mon âme aura rêvé seule et sans chagrin. Mais quelque chose apparaît, qui murmure et qui tremble, et puis devient immense, comme la rumeur de la mer si j'étais devant toi... J'ai donc marché jusqu'au bout de la nuit, car j'ai peur du sommeil comme on jalouse un amant...

Tard dans la nuit, cent fois j'ai relu son alphabet du cœur. Comme dans le miroir d'une mémoire révélée, je reconnaissais ce double dont nul ne soupçonnait l'existence, le lunaire Capricorne coupé de ses ancêtres d'Algérie, qui se battait avec le temps sans pouvoir savourer le présent. J'étais en plein mystère. Khâlie disait que j'étais vagabond, que les planètes dessinaient ma fuite dans les mers d'oubli et de solitude. Les soufis lui avaient enseigné la nécessité de parvenir à l'unification de toutes les puissances de l'âme ; alors, elle jetait une lueur sur mon inconscient pour dévoiler mes ombres et me tendre un miroir... C'était vrai, j'avais toujours attendu, attendu ma vie. Elle analysait la notion de culpabilité qui m'avait longtemps paralysé. Sa langue, nulle traduction ne pourra en rendre la magie incantatoire... *La lune monte... Où en étais-je ? Ton sentiment du péché devait déboucher sur la confession, d'où le recours à l'autre à travers l'aveu. En vérité, tu erres dans la nuit, comme moi, Bateleur de la nuit, dans ta BMW couleur de mer houleuse...* Elle était là, tendre et provocante, s'insinuant dans mon âme pour désigner ma vulnérabilité et m'éveiller du sommeil de l'oubli et de l'incertitude, laissant son sillage de charme inusité... *Ainsi, tu t'es créé une cuirasse intérieure, une véritable muraille de Chine pour échapper à toi-même, car ta Lune en Capricorne est opposée à son maître Saturne. Le Temps est un dieu obscur. Regarde vers ta Source, Bébel, marche vers l'aïn, car tu m'es toujours insaisissable, Hugo Franck, tu m'es toujours insaisissable...*

CHAPITRE 5

Le Bateleur

À moi-même aussi, j'étais insaisissable. Où était ma Source ? L'année précédant le divorce n'avait pas été drôle du tout. Ma fille Suzy avait poussé à bout, provoquant sa mère en s'interposant entre nous. Solange avait d'abord farouchement refusé le divorce. Nous avions décidé une séparation probatoire. Nos tentatives d'explication devant le psy avaient exaspéré mon ex qui s'était payé une saute d'humeur en m'entendant revendiquer mon jardin secret. C'était elle qui avait désiré ces séances explosives, soi-disant relaxantes. J'y étais allé comme un mouton qu'on mène au marché, par crainte de voir se désagréger le petit monde des habitudes. Difficile de vivre ensemble, aussi dur de se séparer. Lorsque le psychothérapeute nous avait fait répertorier les délices de quinze ans de vie commune, nous nous étions regardés éberlués. La naissance des gamins, la construction de la maison, deux ou trois Woody Allen ? L'alcool et les clopes, je m'étais abstenu pour éviter la crise... Nous avons eu des entretiens pathétiques à l'époque, alors que nous nous étions côtoyés des années sans nous adresser la parole. Mais c'était trop tard, il fallait démolir le mur qui dissimulait le conformisme hébété. Passer sous projecteur nos dissonances devant un tiers, c'était précipiter l'explosion nucléaire. Des passages nuageux pour savourer l'existence et des turbulences, il y en avait de la cave au grenier, des disputes à la cuisine, des bouderies dans la chambre à coucher, la mésentente de Solange avec sa famille devant les gosses au salon, mon ennui dans ce pays de Cocagne où je faisais les cent pas du jardin au WC. La machine infernale s'était emballée avant d'imploser. Khâlie avait raison : cet aspect planétaire n'était pas providentiel pour la famille, encore moins pour l'épouse légitime. Mon âme aspirait à autre chose.

Déjà, le jour du mariage n'avait pas été mon jour de chance, j'avais pressenti le psychodrame, les discours ambigus, les sentiments vagues, les tensions pour des riens, le drame quotidien entre mère et filles. Dès

l'alliance au doigt, victime d'un sortilège, j'avais commencé à manifester mon égoïsme, Solange à calculer mes mauvais points. Après des années de sommeil coupable, mon fantôme titubant était sorti de sa cellule, je le regardais faire éclater les bulles de savon dans le miroir de la salle de bain, avec un rictus inquiétant. Khâlie disait que celui qui se connaît connaît son Seigneur, il fallait sortir du domaine lunaire du Cancer qui est celui du foyer, pour entrer au royaume du Lion solaire. Né un 23, j'étais au seuil des deux Signes.

En évoquant Neptune et mon cœur submergé d'eaux ténébreuses, Khâlie ne s'était pas trompée, car au lieu de résister aux pulsions autodestructrices, je m'étais abandonné à leur charme pervers, à grands verres de scotch, et j'avais fui dans la musique pour y flotter, étranger à la surface de ma vie. Trop longtemps nous avons redouté l'explication qui aurait mis en lumière nos dérobades. Aujourd'hui, pour des peccadilles, alors que nous avons divorcé et qu'il y avait prescription, elle me cherchait des noises.

Avec son obsession de la morale et son goût de donner l'exemple, elle avait passé sa vie à se chamailler avec sa famille, cramponnée à des idées dont j'avais horreur – je me voulais anarchiste –, et que notre fille Suzy n'arrêtait pas de rabâcher. J'étais trop orgueilleux pour analyser. Khâlie avait vu juste en évoquant les conceptions Sagittaire et le carré Vénus Pluton qui entraînait Solange à une amertume et un pessimisme qui étaient ma terreur. Appréciant les gens sans fantaisie et s'interdisant toute intrusion dans ma poésie à laquelle elle n'avait pas accès, refusant le mysticisme religieux à ses yeux douteux, pour notre équilibre, mon ex cherchait l'efficacité dans des activités collectives, débordée par ses CM2 pendant l'année scolaire, ses classes de neige et ses colos d'été, comme lingère pour respecter ses principes humanitaires. Suzy faisait la cantinière avec une bonne conscience scotchée à de perpétuelles altercations avec sa directrice chef de famille. J'avais morflé.

Par un mystère inexplicable, Khâlie m'éclairait les dissonances des planètes féminines chez Suzy, caprices et sautes d'humeur. Bonjour les dégâts héréditaires ! Moi, vêtu d'un jeans et chaussé de baskets – j'avais, paraît-il, l'élégance Gémeaux –, j'arrivais au boulot, mâchonnant un mégot. C'était mon négligé lunaire, j'ai le type levantin. Je détestais bilans comptables et examens de conscience que Solange m'imposait de sa voix monocorde dans le vide du dimanche. Victime de la fête des pères, je savais ce que j'avais à faire : casser la baraque et m'acheter la BM de mes rêves ! Solange était terrorisée autant par mes cendriers que par son porte-monnaie, obsédée par les voyages à prix réduits, par mon humour sauvage

et mes déconnades non inscrites à sa catéchèse. Son sérieux me crispait, les scandales avec les filles et les allusions à l'éducation. Bien que tous deux très à gauche, chacun était indifférent à la personnalité de l'autre. Elle regardait d'un œil torve ma paresse domestique mal rasée. Moi, muré dans mon mutisme, j'aimais l'odeur des roses sous la pluie ou le silence de la neige. J'aimais le gin, le jazz, *Le Canard enchaîné* et les voitures rétro. Super indépendant, je n'imaginais pas qu'elle pût avoir besoin de moi, tant elle semblait experte en philippiques répétitives sur son organisation cuisinière. Préoccupée du bien-être anonyme, elle faisait fi de l'individu tout juste bon au lit ou à faire son autocritique au jardin. Pour la mettre face à ses contradictions, avec la docilité d'un militant en transe récitant ses mantras révolutionnaires, devant les copains j'avais proposé mes indemnités de conseils de classe au fils toxico de l'escroc qui venait de piquer le disquaire, faute de pouvoir se payer David Bowie. On avait retrouvé chez lui un arsenal d'armes blanches et d'explosifs, mais il était interdit d'interdire, sauf l'enfer à domicile, puisque l'enfer c'était les autres !

Pour provoquer son credo collectif, j'avais proposé la moitié de mon traitement de prof à mon beau-frère chômeur désintoxiqué, mal logé à Talant, qui était dans la dèche, paralysé des deux jambes à la suite d'un accident du travail, dont la femme caissière au Prisunic venait de se faire opérer d'un stress à l'estomac, après que leur aîné schizo ferme se soit tailladé les veines pour échapper à son dossier pénal. La vie ne les avait pas épargnés. J'avais prévu une distribution publique de mes deniers destinés aux illettrés des HLM, prenant pour exemple la pauvre immigrée brûlée au troisième degré, à la suite du choc émotionnel de sa cuisinière à gaz, en plus d'une déprime mal soignée par le Dr Lenouard. Il fallait lui porter du caviar. Ses deux petits derniers en échec scolaire, dealers camés, délinquants agressifs, multirécidivistes, futurs gibiers de potence, crevaient les pneus en banlieue, mais c'était une brave famille africaine inscrite à l'ANPE, victime du système capitaliste-recel à grande échelle, qu'il fallait sauver aux antibiotiques. Solange n'avait pas apprécié l'esprit du toubib samaritain, j'avais eu droit à son barème de punitions pour mes arrière-pensées alambiquées.

Elle s'illusionnait sur ses principes égalitaires dans ce bled où somnolaient les contribuables résignés et commerçants patentés qui, comme elle, croyaient tout entendre à la politique antiraciste du baba cool. Elle agissait selon sa morale anti-totalitaire, à condition que cela ne gênât pas ses intérêts à la Caisse d'épargne, poussée par une névrose paternelle et la haine de sa sœur cadette installée dans la capitale. Le psychologue avait conclu qu'elle projetait sur moi l'image du père absorbé par ses

occupations de syndicaliste léniniste. Moi, j'étais sensé subir une névrose sociale, à cause de mes parents ouvriers des aciéries. Le meurtre du père et la barbe d'Oedipe ! Génial, docteur Freud ! Arrête ton scénar' ! La lassitude avait fait place à l'irritation, mais la pitié l'emportait sur ma mutinerie. Je tentais une approche en cercle pour fermer les rideaux à la façon d'un Belmondo, on se ravageait encore plus après. Au moment où tout craquait, Bébel avait fini par ressembler à ses héros déclassés, mecs en liberté surveillée, proscrits et Gitans en jeans crasseux, œil vitreux et cheveux longs, zonards et loubards qui traînaient leurs savates romanichelles en jouant au foot sur le terrain vague, types sur lesquels fantasmait ma femme. Dans son romantisme au carré, elle leur trouvait de l'allure et du bagou ; fugues, larcins, défis à la société bourgeoise, Robin des bois dans l'impulsivité hors-la-loi, *black power*, ça parlait à ma femme. L'utopie misérabiliste de Solange, sa vision romantique de la pègre au fric facile ou du délinquant moral, eût volontiers reproduit Babel dans une cour des miracles peuplée de déviants sexuels en survêtement de dealers. Ces pauvres n'avaient pas eu le bonheur de nager dans le luxe. Pauvre, ça voulait dire victime d'un Occident colonialiste tortionnaire. Moi, je n'osais me définir individualiste anarchiste, revendiquer mes origines d'Afrique du Nord, ma mauvaise conscience allant aux marginaux des minorités opprimées. J'étais intégré, planqué, je ne connaissais pas un mot des langues sacrées. Mon humour de citoyen amorti cachait mes rêves frigorifiés.

Cette nuit-là, ce passé revisité par la grâce des étoiles me rendit magique la rencontre avec Khâlie. L'astrologie c'était de la sorcellerie ! Elle aurait pu se pointer à tout moment dans ma vie, j'aurais su faire une entorse à mes scrupules. On s'adapte à toutes les situations. Par la magie des feuilles bleues parfumées de la papesse de Constantine, qui déchiffrait la kabbale juive, mon lit exhalait une odeur de jardins...

Et je revoyais l'existence crépusculaire près de mon ex furibarde ou dépressive, la morosité des soirées où elle me commentait son sens du devoir et son goût du sacrifice, pour que j'assimile des articles bidon sur la psychologie du couple ou que le lise *Le Sac de billes* afin de contrer les antisémites aux élections ! Je me fichais de ses complexes qui remontaient à ses crises de nerfs infantiles dans ses rivalités avec ses cousines, et je disais : *Plus beau que moi, tu meurs !* avec l'accent d'Aldo Maccione. Alors, elle citait Freud, l'indifférence étant le premier stade de la haine.

Ne sachant comment me défendre de la solitude ni comment assumer le temps perdu, après la rupture j'avais eu une période de mutation. Ma frustration venait du Lamentin, en Martinique, je l'ai dit. Solange avait eu

une dépression avant la naissance de Lévi en 78. Dans le mouvement sourd du balancier, objet prisonnier d'un trou noir, j'avais continué à chronométrer ma date de libération en fonction de l'âge de Suzy et Dorothée, nées respectivement dix et sept ans plus tôt. La naissance incontrôlée de Lévi avait stoppé mes projets. Cocu de moi-même, j'étais plus vieux que le terrain vague, plus triste que le mouton au bout de sa longe, mené à l'abattoir. Poireauter encore quinze ans, retourner à l'âge de pierre, la galère ! Apparemment, avec le bébé Solange s'était calmée, on avait fumé le calumet. J'avais eu droit à six mois de rémission, en comptant large. Je me persuadais qu'il serait toujours temps de me défilier. Pendant qu'elle vérifiait les langes, j'attendais l'occase, œil au cadran, buvant et fumant plus que de raison. Sans mémoire, je rayais mon nom...

Évoquant mes problèmes avec le temps, mes difficultés avec les femmes et mon repliement derrière ma carapace Lune Capricorne opposée à Saturne, Khâlie avait touché pile. Avec Suzy, c'étaient les hostilités déclarées depuis que j'avais compris qu'elle nous montait l'un contre l'autre, sa mère et moi. Véritable stratégie de guerre, ma fille aînée voulait remplacer Solange, me sollicitant pour des examens de conscience politique à la cuisine, pendant que sa rivale faisait pénitence à la vaisselle, entretenant sournoisement leur jalousie. Quant à sa mère qui me reprochait ce défi et se sentait supplantée par son glossaire polyglotte de l'ère atomique, sans commentaires. Je me souvenais de Solange agonisant ses injures devant Suzy contre le radiateur, main crispée sur la porte du frigidaire orné d'autocollants, position stratégique immuable précédant chaque début de sabbat.

Au départ, Solange avait dédaigné mes poèmes pour n'y voir qu'un jeu d'ado ironisant sur les adultes consciencieux, pique-niquant sur le bas-côté de l'autoroute. Toujours aux aguets de la météo, elle fourgonnait dans la cuisine en formica et chipotait sur le prix du beurre, exigeant que j'aille regarder tourner le linge devant le hublot de la machine à laver, symbole de la mécanique qui s'était installée, ou vérifier les circuits électriques de la R20 pour qu'elle puisse donner un coup de plumeau ou passer l'aspirateur avant le journal de vingt heures. Avec des trémolos dans la voix ou sur le ton de l'info anodine, d'une voix pateline, elle décrétait que je devais régler le ronron du frigo, shampooiner la moquette ou manucurer la pelouse en terrain de golf, nettoyer la piscine et contrôler les jouets des gosses, sans oublier les gants caoutchoutés du jardinage pour les engrais du printemps. Je me faisais un malin plaisir à obtempérer à la routine avec une lenteur parasite, conscient de l'importance de ma mission, affichant l'air victorieux du devoir accompli. La tyrannie de l'appareil photo des vacances fixant pour la postérité le programme des réjouissances de la

Chandeleur, l'embuscade de la promenade du dimanche en forêt ou les escarmouches du camping à propos du congélateur à entretenir dans les grandes surfaces, c'était mon calvaire. Si j'avais connu les 99 attributs de Dieu, je les aurais récités devant la dinde des soirs de Noël pour adoucir le supplice, au lieu de compter les moutons à coups de verres d'alcool...

En étudiant Mercure, Khâlie avait vu juste. Après mon bac, j'avais traîné deux ans aux comptoirs des bars, près du juke-box criard, entouré de péquenots qui n'aimaient pas le jazz. J'avais réussi mes examens grâce à l'acquis du lycée, honnête potache de terminale. Trois mois après le mariage avec une bonne élève de l'École Normale, j'avais découvert sans besoin de scalpel notre incompatibilité viscérale. Au retour de l'année martiniquaise, nous nous étions installés dans la banalité, pour consommer officiellement le pire et très peu le meilleur. À force de mettre ma vie en veilleuse, j'étais anesthésié. Je courais les bistrots, essuyant mes baskets sur le revers de mon falzar les jours d'orage, jetant des pierres aux clébards, mon vocabulaire y allait à coups de bulldozer.

Par compensation, Solange cherchait l'affrontement en provoquant des conflits. Elle s'engouffrait en jeans au théâtre ou au ciné pour y puiser l'ivresse mentale comme on s'adonne au LSD. Elle appréciait les navets indigestes intello-moralisant, cherchant à nous reconnaître dans les batailles intimistes projetées sur l'écran. Cloué sur un fauteuil dans la pose du centenaire, je supportais mal les pantomimes des acteurs du Nouveau Théâtre de Bourgogne. Je préférais Belmondo ! À le voir, c'était à douter de toute l'œuvre de Freud ! Même à doses homéopathiques, ces spectacles thérapeutiques, navrants d'ennui, m'annihilaient. Je détestais ces comédies pleines de belligérants au sourire dentifrice, droit sortis d'un Dallas en costume d'époque. J'étais vert quand Solange en baskets, embusquée derrière ma discothèque, me gratifiait de ses savants commentaires sur les intérêts de la classe dirigeante. Je n'aimais rien, ne voulais rien, je n'étais rien. En guise de contrition, je me consolais avec une BD, une cassette, *Le Canard enchaîné*, polars et dessins animés. Et j'avais Lévi. Je n'avais connu que le rire de l'absurde, la dérision ou l'indifférence. Sourd aux préoccupations de ceux qui érigent un capital, anxieux d'accumuler ou de défendre un mur de respectabilité, je laissais faire ma femme dominatrice et viscéralement jalouse. J'étais un baladin, un bateleur qui avait perdu ses sources, d'où le recours au meilleur scotch.

Mais bizarrement, bien que mal rasé, moustachu, en jeans et cheveux bouclés, tout le monde me mimait, on m'aimait. En fait, c'est moi qui ressemblais à mon époque. Au fond de ce consensus surréaliste, j'adoptais les mêmes tenues et modes de déplacement, mêmes opinions, mêmes causes

humanitaires. En toute bonne conscience, je jonglais avec mes insuffisances, escamotant mes mensonges ; c'était elle la citoyenne parfaite qui assumait décisions et responsabilités. Désenchanté, j'étais un petit fonctionnaire installé dans son pavillon astiqué par une épouse aux bons sentiments, bref, un con. Absent, j'étais le bateleur du néant. Chez moi, c'était nulle part, ma mémoire était morte, ma science nulle, ma femme fade, j'étouffais dans ma laïcité, j'habitais le vide. Moqueur, indifférent, têtu et fragile au fond, prisonnier des mêmes valeurs, je me croyais meilleur, ici le bien, là le mal, alternatives, contradictions, inconséquences qui se manifestaient par un sourire frondeur et se soldaient par une solitude d'autant plus âpre que mieux cachée derrière mes airs de jazz, ma fumée de Gauloise et mes saillies sur la circulation de l'info... Oui, j'ai fait prendre la douche à Lévi, OK, dans les virages on s'endort après avoir trop bouffé, on a eu du mal à brûler la verrue que Dorothee a chopée à la piscine municipale, je vais nettoyer le vomi de Suzy dans la bagnole et le pipi au lit du petit frère... Ça animait les conversations avec les potes qui avaient des gosses du même âge, les dernières guignes des vacances, le choix du papier peint assorti au lino, les fougères en pots. Derrière mon aplomb affiché, j'avais besoin de mystère, de mysticisme, d'amour et de beauté. Ce monde secrétait l'absurde comme sa bave l'escargot pleurant sa nausée. J'étais sartrien, sans religion, étranger, pas même un Beur, un faux Maghrébin. Feignant la désinvolture, j'attendais un truc. Le réel était le revers de mon ennui. Je cachais mon spleen en l'enrobant de mots d'esprit. Ma gaieté venait du vin, spectacle gratuit pour les copains. On m'aimait bien. Mes certitudes n'étaient que négations. On rigolait de ma clope à la Lucky Luke. Avec un bulletin de vote qui devait changer les choses, je tenais grâce au café fort. J'aimais bien mon look. J'étais Lune Saturne.

Ainsi, dans mon thème astral, était inscrite cette tombe confortable où Bébel avait déployé sa morosité nihiliste et sa gouaille caustique.

Une fois, par dérision, sans un mot, j'avais bétonné puis démoli en un rien de temps le mur d'enceinte du jardin, pour obéir aux injonctions contradictoires de Solange désireuse d'incarner la mégère crispée derrière sa lucarne hérissée de barreaux. C'était la reine du plan galère ! Pour respecter sa théorie de la division du travail, il me fallait réduire le devis du plombier, noter les promotions à Bricomarché, les soldes et dates des braderies, vérifier les prix réduits, voir les forfaits intéressants ou les contester pour obtenir un tarif famille nombreuse. J'avais mon temps. J'arborais le sourire de circonstance du plombier compétent.

Désireux de me présenter en victime de son impérialisme domestique, je supportais les assauts de ma légitime qui me reprochait ma passivité,

m'accusait d'être dénué de tout sens des responsabilités – *Avec toi, j'ai quatre enfants !* gémissait-elle – et de manquer d'ambition sociale. Je filais du mauvais coton. Par dépit, elle avait tenté d'entortiller l'ennemi en posant sa candidature pour s'immoler en victime expiatoire sur la liste du maire de droite, malgré ses convictions gauchistes, dans le seul but de passer pour dénoncer la manipulation des masses laborieuses et faire chanter l'Internationale aux xénophobes. Fallait pas rater ça. Quoique son défi Sagittaire eût porté sur mon Ascendant, pour lui livrer combat et déconner avec Barnabé qui, sans diplôme, gagnait plus que moi à la SNCF, j'avais proposé ma liste d'extrême gauche aux élections municipales, suite à nos années de concurrence et d'agressivité. Mon épouse avait alors abandonné son projet pour me prêter main forte en faisant la vaisselle. Me reconnaissant des qualités estimables quant à mon potentiel d'action pour la victoire du prolétariat, elle avait déserté ses salles de théâtre doctrinaire et de cinéma progressiste. La politique ouvrière donnait du sens à ses révoltes et des satisfactions à son narcissisme.

Contre tout pronostic, quand ma liste farfelue était passée, je m'étais lancé dans l'action civique avec Barnabé, et nous nous étions divertis du charabia des gestionnaires de village balourds, avec un engouement goguenard, avides de facéties et de gaudrioles. J'avais même reçu dans ma classe les sermons d'un père d'élève, ancien militaire, de l'équipe du maire sortant qui, brandissant sa canne rhumatisante, m'avait ouvertement accusé de désinformation et d'intoxe gauchisante quand je donnais mes cours à sa fille sur la Révolution.

La politique d'opposition à la mairie pendant six mois, c'était ludique. J'avais réussi à m'extraire de la vie de famille, à m'arracher aux horaires stricts, à la paresse et à l'apparente sécurité. En me moulant dans le carcan des services municipaux, j'avais paradoxalement retrouvé l'irresponsabilité heureuse de la horde.

Mais comprenant que je n'investissais pas plus dans l'idéal démocratique que dans la gestion domestique, sans maîtriser sa colère et son mépris, Solange m'avait reproché mon individualisme bouffon, mes actes d'insubordination, mon anarchisme à la Bakounine, voire mon côté réac. Je n'avais même pas droit à ma liberté d'incohérence. Avec mon goût de la mystification, j'avais atteint au rocambolesque absolu, faisant pester les vieux conservateurs par mes propositions subversives taxées de gauchisme irréaliste. Je provoquais les notables qui faisaient subir aux discours les effets de leur sénescence féodale. Ça tournait au vinaigre.

Solange avait critiqué mon manque de ténacité et mon amateurisme lorsque, après des mois de bavardage ostentatoire que j'avais d'abord jugés

ennuyeux, puis persiflés, enfin carrément chargés, j'avais menacé de démissionner sans achever mon mandat républicain. Ces gros cons pontifiants pendant trois ans, ras-la-patate ! Refusant les compromis avec des concitoyens bien intentionnés mais complètement débiles, obsédés à l'idée de fixer un réverbère ou de combler une fosse septique, j'avais claqué la porte des utopies en tirant ma casquette militante. Salut les mecs ! Je me barre ! Sa déception avait alors assombri le nuage nucléaire qui planait sur nos têtes néo-révolutionnaires. Elle m'avait traité de tocard dégonflé.

Après révérence protocolaire, j'allai donc traîner mes baskets ailleurs, loin des bourgeois endimanchés, à l'unique bistrot du coin, malengroin et dissimulé. Par le nihilisme, j'avais échappé aux pithécantropes légitimistes, forbans opportunistes et malandrins, mais je n'avais pas brisé les barreaux de ma geôle, enlevé mon masque ou trouvé la clé de ma cage d'opposant. L'angoisse de la solitude et l'absurdité de ma liberté empoisonnée me ravageaient. SDF de la politique, perpétuel insatisfait, je végétais. Crispée sur ses bouffées de colère, Solange avait conclu que derrière mon gauchisme de surface sommeillait un mec de droite. Mine de rien, ce n'était pas simple. Qui j'étais, j'en savais rien.

Dans mon thème astral, Khâlie affirmait que je devais m'extraire des pièges du passé. Ma vie avait été un perpétuel malentendu. Sûr, je supportais difficilement la mère, l'épouse, les parents, la famille. Peu à peu, pour me libérer de cette dictature matriarcale, je m'étais séparé des objets qui fixent aux souvenirs mauvais. Je venais de bazarder la R20 familiale pour m'offrir la BMW dont je rêvais depuis vingt ans. Épuisée, la guimbarde m'opposait des pieds de nez, rechignant à mes dérapages contrôlés, à coups de toussotements factieux. Dans les moments d'angoisse, j'avais pris mon pied à me taper des vitesses dingues dans un brouillard à couper au couteau. Un truc s'était détraqué côté freins, les cadrans du tableau de bord étaient nazes. Fous le camp, mec ! Mais c'était moi qui pétai les fusibles dans l'intérêt des familles.

Avec cette bagnole canonique, les souvenirs lancinants me collent à la peau... les interminables silences, le sifflement des arbres au fil des kilomètres, le passage syncopé des éclairages d'autoroute, les néons blafards des stations services, le hurlement des klaxons coupant le silence funèbre, la réverbération aveuglante des phares pleurant sur l'asphalte humide. L'aiguille du compteur de vitesse oscillait entre 170 et 180 ! Overdose ! Assommé, le mec ! Dans ce brouillard cotonneux, je conduisais en pilotage automatique. Et ce n'était pas *Le Canard enchaîné* sur la banquette arrière, à côté des mômes effondrés, qui m'aurait remonté le

moral ou fait mériter l'émancipation. Je ne dis pas l'angoisse. On avait défait les comptes communs, liquidé la maison d'incarcération dans ce quartier de saules pleureurs aux murs hérissés de tessons de bouteilles, gardés par les teckels et labradors emmerdeurs, près de bungalows standard acquis à crédit, à coups de pub et calculés à la surface corrigée pour cacher des cœurs figés. Par les lucarnes enrubannées, on voyait sur la pelouse autour de la piscine les faux Praxitèle en plâtre, les nains fripés de Blanche Neige fixant les oiseaux prisonniers du fer forgé, et moi avec la tondeuse près du portail fermé sur ses otages condamnés à errer entre les hortensias et les géraniums plastifiés.

À l'intérieur, l'affiche *Prolétaires de tous les pays unissez-vous* surmontait la cheminée Merlin patatin. Sur les étagères vernies de cire d'abeille, j'avais rangé mes exemplaires de *L'hebo Hara-Kiri*, près d'aquarelles monoprix et de meubles de brocanteurs entretenus par l'obséquiosité de la maîtresse du pouvoir central et des travaux forcés. J'avais perdu les pédales aux oubliettes et cachais l'ennui de ma captivité au milieu de soirées où les épouses s'échangent des confidences sur leurs soucis gynécologiques, et les maris des plaisanteries sur les pannes mécaniques et les résultats du foot. Bébel arrivait. On allait s'amuser ! C'est moi, les mecs, on va déconner !

Maintenant, Khâlie m'entraînait dans les prairies de son corps attirant, son parfum troublant, sa magie d'Orient, dans ses colliers d'or et ses jupes de soie tourbillonnante. C'était elle mon souvenir... Il était 23 heures à l'horloge. J'allais donc exorciser ce passé tyrannique qu'elle disait accordé au *do fa dièse* maudit des musiciens. J'avais changé de diapason, et acheté pour achever ma panoplie de séducteur levantin une super chemise Dior assortie à des mocassins diplomatiques. Avec son archet maudit, Paganini pouvait aller se faire voir chez les faschos !

Dans le vague à l'âme de la nuit, j'ai contemplé ce marais stagnant où j'avais balancé ma carte d'électeur et d'identité, car j'ai horreur des adultes, je déteste les gens sérieux, je n'aime pas les vétérans, les colonels, les ambitieux, les autorités et le droit des tyrans. Je ne voulais pas vivre dans cette société qui m'avait piégé. Le mariage obligé n'est pas ma spécialité. D'ailleurs, j'étais un mauvais parti ; je fumais et buvais dans une prostration léthargique. Les seules larmes que l'on pouvait voir dans mes yeux étaient celles des calembours qui me permettaient d'être aimé sans aimer. J'adorais faire la foire, rigoler aux soirées où l'on se gomme à coups de verres d'alcool, pop corn et cacahouètes, près de mecs qui se sont ravagés pour les combats utopiques, avant d'aller récolter leurs radis. Mon double anarchiste de gauche cachait son fiasco au fond des bouteilles avant

de s'envoyer en l'air, notre seul contact, Solange et moi. Avec la critique radicale communiste, ce qu'elle appréciait c'était la frime et la baise du bouffon socialisant qui masque le vide intérieur. On faisait la guerre le jour, on faisait l'amour la nuit. Ça compensait nos ennuis domestiques. Mais on peut faire l'amour sans amour. Les autres ne se doutaient de rien. Personne n'imaginait la fausseté de nos alliances politiques. J'avais vécu à la surface, en trompe-l'œil, faisant de la figuration, sans émerveillement, sans étonnement, pétrifié, ligoté, marié, assimilé, en coulisses. Guignol dans un monde sans mystère, claustrophobe, je n'admirais rien. Je rêvais de nuages inaccessibles. Amateur de bons vins, se résignant à n'être rien, caustique, sardonique, en me mariant à une militante gauchiste, je m'étais fourré au pénitencier.

Tu restes insaisissable, tu restes insaisissable, Hugo Franck, disait la voix de Khâlie... Comment comprendre ce flot d'interrogations qui me submergea à la lecture de mon thème astral ? Je revoyais son regard, ses paupières lourdes de kohol et ses longs yeux de terre sauvage, une légende, ses lèvres gourmandes, sa grâce féline, sa pureté, son mystère, sa sensualité, sa joie de vivre, sa gravité, ses grands cheveux, la vamp, un moment historique, de quoi fantasmer à perpétuité. En elle, déjà, j'aimais tout. Elle m'avait refait le monde.

L'évocation de ma liaison avec Claudine, chouette nana au regard vert, jolie brunette qui habitait aux Essarteaux dans la banlieue dijonnaise, m'avait fait lui avouer combien cette situation sans ancrage me pesait ; et au moment de sortir du bar, Khâlie s'était retournée vers moi pour me mettre en garde contre le cynisme. Aucune de mes conquêtes brèves et faciles n'avait jamais su me retenir. Ces filles attendaient le mari disponible que je n'avais jamais été. Les unes chialaient après grosse crise avec un concubin qui les avait larguées, les autres fumaient ou buvaient sous neuroleptique. Fallait consoler. Elles voulaient se caser. Dominique avait décliné les attributs de ma virilité. Je n'avais pas besoin de me shooter pour augmenter mon tonus sexuel, je carburais au champagne. J'avais croisé Chantal, la nymphomane avec look, gadgets, auto-collants et vidéo, qui m'avait fait la totale. Moi aussi j'avais cherché une partenaire par référence à Solange, n'ayant d'autre repère que celui de nos années *Salut les Copains*. Mais aujourd'hui, pour une fois que j'étais amoureux, c'était non seulement d'une fille du Maghreb mais d'une femme mariée...

Ne voulant pas rompre le charme par un excès d'analyse, j'ai mis du Bashung et du Gainsbourg pour aller prendre une douche froide.

Comme un ressac, l'humeur, ça va, ça vient, mais j'étais piégé. Les autres femmes à corolle, dentelle, pétales ou jarretelles en soie ne

m'avaient jamais mis dans cet état, encore moins quand elles se baladaient nues sous mon nez. J'étais vachement excité, surtout ce long week-end où Khâlie devait recevoir des amis marocains et me téléphoner s'ils allaient danser. Elle paraissait archi-libre pour une musulmane ! J'avais sûrement de la concurrence dans les palais de Marrakech et les caravanes du désert. De mon côté, c'est pas pour me vanter, côté nanas, je n'avais pas besoin d'un filet à papillons pour que les filles tombent comme des mouches ou se précipitent sur ma ruche bourdonneuse qui aurait nécessité l'urgence d'un apiculteur. Vrai tombeur, je n'ai jamais su résister à un calice, j'ai toujours su me montrer digne du nectar des fleurs et récolter mon miel, du moins depuis mon divorce. En vérité, je suis un frelon doux, l'humour est mon arme en matière de drague. Ivre de liberté performante, je butinais les belles dames sans besoin de harem, j'achetais sans compter, disques et cassettes, cafés et restaurants m'appartenaient, j'effeuillais la marguerite, mais l'expérience de mes plaisirs multipliés à la chasse aux libellules n'avait pas été concluante, et jusqu'alors le ciel avait retenu la foudre de la comète dont mon cœur s'était protégé.

CHAPITRE 6

Je fonce !

Fin septembre, j'avais retrouvé mon poème des années 70 sur la nuit, la solitude et la fuite sur l'autoroute, prémonition à la poisse que j'allais vivre dix ans plus tard. En vrai tireur d'élite, je l'avais glissé dans le casier de Khâlie, sur lequel elle avait fixé une clef de sol. Comment tuer le temps à Saint-Jean jusqu'au lundi suivant ? Khâlie ne téléphonait pas. Que faisait-elle avec ses Marocains ? Je n'avais pas envie d'aller voir Claudine aux Essarteaux. De ma vie, je n'avais autant désiré la présence de quelqu'un, mais derrière la fuite des secondes et la tension amoureuse de cette insomnie nourrie de triple scotch, j'étais paradoxalement dans le ravissement. Perdu dans mes silences, j'attendis deux jours le coup de fil de Khâlie, et m'isolais, farouche, refusant d'aller chez Claudine, préférant l'attente insensée de ma fleur du Maghreb. C'était sympa son petit résumé astral, mais j'étais seul. J'ai téléphoné à Bibusse pour lui demander si j'étais dingue de tourner en rond comme la rose des vents. Il a plaisanté :

– T'es complètement cinglé, mec ! Méfie-toi des immigrées !

Le dimanche, je suis allé voir à Dijon le dernier Woody Allen. Impossible de me concentrer. Le lundi matin – elle avait sûrement trouvé mon poème –, j'étais en train de fumer ma énième cigarette en attendant la sonnerie, lorsque Khâlie Despréaux s'est dirigée vers moi pour me tendre une enveloppe avec sa réponse : *Bébel, je voudrais te donner un poème encore vivant. Je l'aurais voulu beau et pur comme la nuit ou comme un geste de tendresse. Tu fais bien de me rappeler que tu as une amie. Cela fait partie des choses raisonnables. Je retiens la leçon, mais en amnésique. Car moi aussi je suis ton astro-psy, ta complice ès poésie, la pythie de tes constellations, ta sœur du zodiaque ou ton amante inconnue...* Relevant la tête, je vis que ma papesse avait disparu. Mais pendant les cours, je fus dans tous mes états. De ses jardins fleuris, le billet doux avait parfumé la classe.

À la récré, j'ai dégringolé les escaliers avec elle sous les hourras des élèves, et l'ai emmenée prendre un chocolat au *Café de l'Écluse* pendant notre heure libre. Elle m'a suivi avec une grâce complice. Ce matin-là, je n'ai pas osé lui avouer ma passion. Elle semblait exiger respect et chasteté absolus. D'ailleurs, j'étais paralysé devant cette gamine qui portait une alliance, dont je traquais le parfum platonique, invite à l'adultère, mais je me méfiais de sa beauté, de sa pureté, de son mystère. Fallait pas faire le zouave avec une telle nénette. Mais tout en le redoutant, je savais que mon cœur s'était remis en marche. Elle portait un jeans moulant et, avec son body noir échancré de danseuse, elle était vachement désirable. Allait-elle ouvrir son âme ? Ses yeux disaient : *Tu peux m'aimer*, mais j'eus la conviction qu'elle n'était pas là par hasard. Drôle de truc, bizarre.

Pour quelle raison cette vamp, fille d'officier d'Algérie, qui débarquait d'Amérique, dont le mari diplomate bossait en Chine, dont l'oncle était mort le jour de ma naissance, se retrouvait-elle dans ce bled de Bourgogne, dans ma bagnole ?

Du fond des nuits passées loin d'elle, son image m'obséda, fluide et légère, sirène sortant de l'eau en laissant des algues couler de sa chevelure au parfum de lune. Elle naissait du ressac, dans sa chair de rose généreuse et palpitante, pieds nus sur le sable, imprévisible magicienne de l'écume qui laisse entrevoir dans le bleu de la houle la charnure d'une femme.

Mais j'ai des Lettres, malgré mon jeans et mes baskets, je sais écrire au passé simple. Je lui envoyai le poème de Baudelaire tiré de *l'Invitation au Voyage, Mon enfant, ma sœur*, en ajoutant : Tu as ouvert les Portes de ce *Pays qui te ressemble*, les portes de l'Inconnu, un Inconnu qui me fait peur, car disparaissent les repères rationnels auxquels jusqu'à présent je me suis accroché, les bornes fantomatiques de mon itinérance. Ma carapace est peut-être bien en train de se fissurer au fil de ces lignes, au fil des heures qui passent et qui me rapprochent de *la pythie de mes constellations*. L'errant que je suis souhaite mieux connaître tes errances, un voyage à deux en quelque sorte, sur l'autoroute roule, roule la nuit, une autoroute sans grillages latéraux, sous une nuit claire piquée d'étoiles...

Je n'en revenais pas de ma déclaration ! Elle répondit sur une feuille glissée dans mon casier : *Je t'adore*. Sans tergiverser, j'ai donc fait mes adieux à Claudine par téléphone. Ça n'a pas été du gâteau, elle a pleuré, mais il ne pouvait y avoir d'ambiguïté entre Khâlie et moi. Je ne voulais qu'elle, elle seule. Claudine avait toujours su à quoi s'en tenir ; j'étais de passage aux Essarteaux, je faisais l'intérimaire, je tenais à ma forme. Cool.

Le lendemain, avant les cours, j'ai annoncé l'info dans la salle des profs, d'un air faussement indifférent. La voie était libre. Khâlie m'a fixé de ses yeux sombres, l'air mutin, m'a souri, n'a rien dit, et s'en est allée rejoindre ses élèves, de sa démarche dansante.

Tous les soirs, depuis deux semaines, à coups de frissons à l'espagnola, je me proposais pour la ramener. J'avais toujours un prétexte, concert hard ou ciné club à Dijon. Nous avions pris l'habitude d'aller discuter au *Concorde*, et je ne la quittais qu'à la nuit venue.

Dès la première quinzaine, je reçus un coup de fil de mon ex qui suspectait un truc pas net. Nous restions en contact, je tenais à assurer mon droit de garde. Je continuais à prendre Lévi et Dorothée les mardi soir et mercredi, une fois sur deux le week-end. Ça ne laissait pas toujours place à la drague, je récupérais entre deux. Suzy, ma fille aînée qui venait d'entrer en seconde, s'était installée chez sa grand-mère maternelle à Dijon, à la Trémoille, près du lycée Carnot. J'étais débarrassé. Dorothée entrait en 5^e, pas de problème, et je ne pouvais vivre sans Lévi qui n'avait que cinq ans. Mais les rencontres obligées avec mon ex tournaient à la corrida.

– Qu'a-t-elle de plus que moi ? demanda Solange blessée dans sa vanité égalitaire.

Très vache, Dorothée avait signalé à sa mère qu'elle était sûre de ses notes de musique, puisque sa prof arabe qui tirait les cartes, croyait aux fées et parlait de la gamme musicale sacrée en jouant du violon, était la mouquère de papa ! À sa dernière séance d'inquisition, je répondis que Khâlie était la femme rêveuse et mystique que j'attendais.

– Elle fait sûrement partie d'une secte ! lança Solange qui détestait Mormons et Témoins de Jéhovah, mais encourageait les gens de l'immigration pour un grand melting-pot fraternel.

Puis, elle ajouta :

– En plus, elle est mariée, cette nana !

Ce soir-là, au café, la violoniste aux traits de miniature persane m'a souri en inclinant son visage dans ce mouvement mélodique qui me devenait indispensable. Khâlie savait parler pour séduire et, comme elle était penchée vers moi, je fixais son l'épaule qui sortait de l'échancré du pull, mais l'ingénuité de son regard au kohol contrastait avec l'apparente provocation de l'angora. Je la sentais ivre de joie de vivre, pleine de fantaisie et d'appétit, heureuse peut-être de se sentir désirée, mais en même temps très loin, trop loin de moi...

Avec passion, elle évoqua son mari Thibault, diplomate en Chine, un chasseur de clairs de lune, son frère Olivier, juriste à Dijon, chez qui

elle logeait, près du palais de justice. J'aurais dû m'en douter, c'était une fille de la Haute. Un père colonel aux Renseignements, qui fêtait son anniversaire le même jour que Nostradamus, une mère algérienne qui avait travaillé au 2^e Bureau de Batna. Mari dans la diplomatie, beau-père dans la banque, frangins Bélier dans l'armée et la magistrature. Jean-Karl l'ingénieur militaire vivait à Strasbourg, une grande sœur Isabelle, célibataire Verseau, artiste-peintre à Brest, travaillait aux Finances. Origines nobles, il ne manquait que la haute couture. Ces évocations du mari admiré et des frères adulés me mirent mal à l'aise ; je sors d'un milieu prolo, travailleur, fils de travailleurs, mon frère tient un bistro qui périclite sur la route de Beaune, j'avais vaguement entendu parler des histoires d'Al Capone. Pour me changer les idées, je l'ai invitée au resto.